

Pierre Henri Dubois

La Soutane et la chair



Les tourments de Monsieur l'abbé Thomas

Roman.

Pierre Henri Dubois
monseigneur.ph.dubois@skynet.be

Jésus Marie Joseph

Institut Saint François

Pendant toute mon adolescence je n'ai jamais songé à tenir un journal personnel. Pour moi ces confidences sur papier étaient réservées aux jeunes filles en mal d'amour, aussi les souvenirs que je couche dans ce carnet risqueront parfois d'être imprécis, mais je vais faire de mon mieux pour fouiller ma mémoire.

Chapitre 1

Je n'avais jamais été véritablement confronté à la solitude, entouré de ma famille et mes condisciples. Entraîné dans le tourbillon des études, des mouvements de jeunesse, je percevais la vie au travers de tous ceux qui constituaient mon entourage direct.

C'est le chemin tout tracé par l'enseignement catholique qui me conduisit en fin d'études au séminaire. J'avais toujours rêvé d'être prêtre de paroisse mais ma hiérarchie, après mon ordination sacerdotale, en décida autrement, me désignant comme préfet des études à l'Institut Saint François.

Je suis né en 1927, mes parents m'ont élevé dans l'idée que hors du Bon Dieu rien dans la vie n'était possible. Je fus bercé par l'histoire Sainte, édulcorée comme elle pouvait l'être dans ces années-là. Chaque instant de ma vie d'enfant était accompagné par l'omni présence de la Sainte Vierge Marie et de l'enfant Jésus. La journée ponctuée dès le matin de prières récitées en famille et se terminant le soir pas

une croix tracée sur mon front par ma chère Maman avant de me coucher.

L'assistance à la Sainte Messe quotidienne me fût imposée dès l'âge de cinq ans. Chaque matin Maman et moi assistions à la paroisse à la messe de sept heures, mon père ne pouvant nous accompagner, devant ouvrir à la même heure notre magasin d'alimentation générale. Le commerce situé dans une rue paisible ne connaissait pas de concurrence directe et permettait à notre famille de vivre bien à l'aise.

A l'église j'admirais la magnificence du maître-autel et surtout les vêtements sacerdotaux richement brodés revêtus par Monsieur le Curé. Notre curé était encore relativement jeune et de compagnie agréable. Il avait le don de raconter d'une façon colorée la vie de la paroisse.

Il partageait notre repas chaque dimanche midi après la Messe, ce qui faisait la fierté de Maman, jalosée par les bigotes et dames de charité qui n'avaient pas cet honneur.

Après le déjeuner, avant de nous quitter pour les vêpres, il partageait un moment de conversation avec mon père en fumant un cigare tandis que ma mère et moi faisons à l'étage une petite sieste.

Je ne sais pas si c'est notre curé qui m'a donné le désir de devenir prêtre mais il y a certainement involontairement contribué. J'admirais son comportement paisible et rassurant. Il donnait le sentiment d'avoir toujours le temps pour tout faire et

d'être disponible à tous. Il était grand et mince et portait la soutane avec élégance, j'aimais regarder, lorsqu'il se déplaçait, les mouvements du tissu noir et du double pli toujours admirablement repassé.

Du temps de mon enfance la religion était pour moi un refuge doux et chaleureux. Il est évident que je ne pouvais approfondir ma croyance et qu'elle était une évidence. Tout ce qui m'était enseigné était pain béni et indiscutable. Lorsque l'esprit critique ne vous est pas encore donné, la vie qui vous entoure est la seule réalité.

Je me souviens que ma première colère date de quelques années plus tard lorsque je fus confronté à des gamins qui ne fréquentaient pas l'école catholique et qui se moquèrent de ma religion. Pour la première fois de ma vie j'ai souffert d'une telle confrontation et surtout de n'avoir pas vraiment trouvé les mots pour assumer et défendre mes convictions.

Tout mon entourage constitué de prêtres, de bonnes sœurs et de mes parents dévots était un nid confortable. Pour l'enfant que j'étais le monde entier devait croire en Dieu et il était impensable qu'il en soit autrement. A la demande des enseignants religieux j'ai prié pour la conversion des incroyants et des pauvres noirs qui ne connaissaient pas Jésus, collecté du papier d'argent trouvé dans les emballages de chocolat pour les petits chinois qui mouraient de faim. J'ai suivi à la lettre tout ce qu'il était conseillé pour être un bon chrétien et ne pas faire de chagrin au

« Petit Jésus ». Mon cœur avait souffert en apprenant que celui-ci était mort sur la croix pour nous. A cet âge je ne discernais que la souffrance physique qu'il avait subi et détestais ceux qui l'avaient condamné et abandonné.

Jésus devenait ainsi mon ami, mon confident et prenait la première place dans mon cœur. Il était aussi l'exemple à suivre et le contraire de mes faiblesses d'enfant. Lorsque je me conduisais mal je ne pouvais m'empêcher de penser à lui et me dire que je lui faisais ainsi de la peine. Chaque semaine je me confessais pour avouer au curé les choses épouvantables que j'avais commises, désobéir, mentir, me mettre en colère, avoir mangé trop de confiseries, avoir été méchant avec maman, paresseux etc....Je sortais du confessionnal blanc comme neige et retrouvais le droit de partager mon amitié avec Jésus.

Cette façon de penser et de pratiquer s'est poursuivie bien au-delà de mes sept ans, âge où je fis ma première communion. Curieusement je ne garde aucun souvenir de cette cérémonie alors que les souvenirs du collège restent bien précis dans ma mémoire.

C'est aussi vers mes sept ans, que pour jouer, je m'appliquais chez moi à la célébration de la messe, obligeant parents et amis d'y assister. Pour moi il n'était pas question d'un jeu et bien vite je célébrai la messe en respectant toutes les rubriques et les rites de la vraie messe.

Toujours immergé dans la religion le désir de devenir prêtre se dessina plus tard d'une façon plus précise. La lecture d'une bande dessinée contant la vie de « Don Bosco » confirma ma vocation, il n'y avait plus le moindre doute j'étais destiné à la prêtrise. J'en fis part à mes parents qui se réjouirent de ma belle et vertueuse décision.

La préparation à la cérémonie de confirmation fût pour moi un évènement majeur. J'eus le sentiment que cette cérémonie était en sorte la promesse de mon futur sacerdoce.

Je redoublai dès lors de pratiques religieuses et me plongeai plus particulièrement dans le livre autobiographique de Sainte Thérèse de Lisieux « Histoire d'une âme ». Ah la douce révélation produite par ces pages et les vagues d'émotions qu'elles produisirent en moi. Sainte Thérèse devenait dès lors ma sœur du ciel et agrandissait ainsi l'esprit de famille que je partageais avec Marie, Joseph et Jésus.

Ce monde édulcoré dans lequel j'évoluais me paraissait solide et immuable. Je ne connaissais que des bonheurs et sans être un premier de classe mes études se déroulaient sans efforts. L'institution catholique m'apparaissait comme le milieu idéal et les abbés enseignants garants de mon avenir.

La première véritable confrontation avec la vie charnelle je la dus naturellement à mon développement physique que la nature m'imposa

relativement tard. Mon amour inconditionnel pour Jésus était si fort que jamais mes pensées ne s'étaient dirigées vers un être de chair. Je n'avais pas de véritables amis de mon âge et certainement pas comme la plupart des enfants un « meilleur ami ». Mes seuls héros véritables étaient mes professeurs et surtout notre curé. L'éducation de mes parents m'avait préservée des mauvaises lectures et aussi des mauvais films ne m'autorisant que des magazines distribués par l'enseignement catholique et la vision une fois par an d'un film éducatif.

Un matin je me suis réveillé avec ce que je nommai en ce temps-là, un gros zizi. N'ayant reçu aucune éducation concernant la sexualité je ne compris absolument pas ce qu'il m'arrivait. A onze ans j'ignorais encore comment se faisaient les enfants et jamais je n'aurais osé poser la moindre question sur le sujet à mes parents. J'avais bien entendu des conversations entre garçons à l'école mais je ne voulais pas les écouter car ces propos étaient pour moi le signe du péché. Comme une jeune fille qui découvre ses premières règles sans en avoir été prévenue je découvrais cette érection avec effroi et inquiétude.

Je regardai mon sexe avec la peur d'avoir contracté une maladie. Depuis mes huit ans mes parents ne m'avaient plus vu nu, faisant ma toilette seul il était impensable que je puisse leur montrer ou leur parler de ce qu'il m'arrivait. Comme le

phénomène s'apaisa de lui-même je me posai ce jour-là pas trop de questions avec toutefois la crainte qu'une telle chose puisse se reproduire. Bien naturellement la chose se reproduisit et pas plus tard que le lendemain matin. Convaincu que je subissais un assaut du démon, car tout ce qui concernait le sexe faisait partie de son œuvre, je résolus de me confesser et d'avouer cette perfide attaque de Satan à mon confesseur. Le prêtre écouta ma confession avec attention, j'avais pris soin de ne pas évoquer immédiatement mon problème et avait confessé, comme je le faisais bien souvent, quelques petits péchés vénielles. Il me fallut pourtant parler de ce qui me tracassait espérant aide et réconfort de l'homme d'église. Pour tout réconfort il me dit que je devais ignorer ce qu'il m'arrivait car cela pouvait m'entraîner dans de mauvaises pratiques et des pensées impures, qu'à chaque fois qu'une telle chose se reproduisait je devais me mettre en prière en demandant à Jésus de m'aider. Il me conseilla d'éviter de faire ma toilette complètement nu et de me dévêtir que lorsque la chose était absolument indispensable. Je reçus pour pénitence la récitation d'un chapelet.

En sortant du confessionnal je n'avais rien appris de nouveau mais prenant pour pain béni les paroles du confesseur.

Pendant quelques semaines les conseils de l'abbé furent d'actualité, à chaque fois que j'avais une érection mes pensées allaient vers le Seigneur avec l'idée

écrasante du péché. La situation se compliqua quand je connus ma première éjaculation nocturne. Je me réveillai avec cette étrange sensation, ayant pollué mon pyjama. J'étais saisi de ce qu'il venait de m'arriver et terrifié mes yeux se posèrent sur le crucifix. Je suppliai notre Seigneur de me préserver du mal, convaincu une fois de plus que je subissais une attaque du démon.

Dès ce jour mon sexe devint mon ennemi car les sensations se firent plus précises et plus régulières. Je voulais combattre ce sentiment de plaisir que m'apportait l'éjaculation. Je tentai de combattre le phénomène en serrant fort mon sexe dans ma main, pensant alors pouvoir empêcher le sperme de se répandre.

C'est avec mépris que lors de mes ablutions, j'étais bien obligé de laver mon sexe en m'efforçant de ne pas le regarder. J'avais la conviction que cette chose étrange m'était totalement personnelle et ne pouvait imaginer que d'autres garçons pouvaient connaître la même épreuve.

Je n'avais pas un ami intime pour confier mon tourment et craignais de retrouver mon confesseur pour parler à nouveau de ce problème car j'avais la peur qu'il me juge comme un suppo de Satan. Le secours vint toutefois d'un côté où je ne l'attendais absolument pas.

Ma maman avait remarqué les cartes géographiques qui se dessinaient sur mes draps de lit et en avait touché un mot à mon père. Celui-ci d'une

façon assez solennelle me dit qu'il devait me parler. Ce fût une explication sommaire et une fois de plus très édulcorée. J'eus droit à une définition puritaine du fonctionnement de l'organe procréateur de l'homme et aussi de la fonction reproductrice. Je savais désormais de quoi il était question et aussi, enfin, comment on fait les enfants. Mon père insista alors sur le fait que je ne pouvais pas prendre du plaisir lorsque ce phénomène se produisait et surtout me rappelant que la masturbation était un énorme péché. Comme j'ignorais le mot masturbation il fût bien obligé de me préciser de quoi il était question et de ce fait me mettre en garde contre les mauvaises caresses. Ce fût la seule et unique fois où mon père me parla de sexualité. Je pris garde de ne plus tracer de carte géographique dans mon lit, conservant pour dormir mon caleçon en plus de mon pyjama.

Les années d'étude se passèrent sans véritables problèmes. J'étais un bon élève remportant tous les prix d'excellence en religion. Toutes mes pensées étaient dirigées vers Dieu et mes pratiques religieuses étaient quotidiennes. Je ne pourrais dire combien j'ai récité de rosaires et assisté à la Sainte Messe. Mon cœur n'était animé que par un seul désir, servir Notre seigneur et devenir prêtre.

A quatorze ans je cessai de « jouer messe » c'est-à-dire je mis un terme aux célébrations que je pratiquais depuis ma petite enfance, prenant bien conscience que je n'étais pas prêtre.

Mes humanités latines terminées je suis entré au séminaire au grand bonheur de mes parents et de moi-même. Ces années de séminaire avaient pour moi un parfum de paradis, ma rigueur était exemplaire pour tous et citée en exemple.

Je n'avais toutefois pas résolu le combat qui m'opposait à la sexualité. Bien qu'à cette époque nous recevions au séminaire une grande quantité de camphre dans nos boissons ma nature puissante s'exprimait encore de temps à autre. J'avais donc gardé le réflexe dans ces moments d'invoquer avec force l'aide de Jésus, mais jugeant que la cause de tout cela était aussi mon impureté je m'étais confectionné une sorte de cilice constitué de deux gants de crin que je glissais dans mon caleçon et qui m'irritaient parfois jusqu'au sang lors d'une érection. J'avais ainsi le sentiment que cette souffrance me permettait de mieux combattre la présence du démon. Cette pratique après un certain temps provoqua une infection sérieuse, je fus obligé de consulter un médecin me gardant bien d'expliquer la cause du mal.

Je reçus les saints ordres jusqu'au Diaconat avec le sentiment de m'élever vers Dieu. Vint alors le dernier pas « l'ordination sacerdotale ».

Ce fût je pense le plus beau jour de ma vie, en célébrant ma première messe j'eus le sentiment d'être si proche de Jésus que je versai des larmes au moment de la consécration des saintes espèces.

Chapitre 2

J'avais espéré être désigné en tant que vicaire dans une paroisse mais le choix de ma hiérarchie fût autre, j'appris que j'étais délégué en tant que préfet des études au collège Saint François. Mon rôle serait celui de gestionnaire, surveillant de discipline et bien sûr comme tous les abbés de l'institution assurer les services religieux.

Ce Collège est un bastion fort de l'enseignement Catholique. Les enseignants sont essentiellement des abbés qui y donnent cours principalement dans l'enseignement supérieur. Cinq professeurs laïcs sont désignés pour les classes primaires.

Année scolaire 1953-1954

C'était la dernière nuit que je passai dans la maison familiale. Au matin j'avais célébré la Messe en la fête de l'Assomption dans l'Eglise paroissiale à un autel latéral dédié à la Sainte Vierge en présence de mes parents et de quelques fidèles. Demain, 16 aout je

m'installera au collège afin de prendre bien connaissance des lieux et de mes fonctions avant la rentrée scolaire.

Ma mère avait mis les petits plats dans les grands pour ce jour exceptionnel. Quelques membres de la famille et amis proches avaient été conviés au repas. Je quittais d'une façon un peu solennelle tout ce qui avait constitué ma vie d'avant ma prêtrise. Tous me félicitèrent pour mon engagement religieux et commentèrent aussi mon entrée à « L'institut Saint François » qui aux yeux de chacun représentait le temple du bon savoir. Avant le repas je récitai la bénédicité avec, je l'avoue, un peu trop d'emphase sous les yeux émus de maman.

Avec le recul je me rends compte que ce jour était aussi le dernier qui me préservait des réalités de la vie. Je n'avais été entouré que par des personnes pour qui la religion était l'essentiel de leur vie. Je me rendis bien vite compte au cours des mois suivant que je n'étais pas préparé à la vie extérieure. En fait je n'avais dû affronter aucune contrariété, je m'étais enfermé dans un cocon sous la bienveillance de Jésus et de la Sainte famille qui me masquait les réalités de la vie et m'en protégeait d'une certaine manière.

Avec le recul des années je trouve effrayant qu'à vingt-quatre ans à peine je reçus la charge de diriger moralement les autres en ayant si peu conscience de la nature humaine.

Au séminaire, bien qu'ayant reçu un enseignement solide, les professeurs s'étaient bien gardés de troubler l'esprit des futurs prêtres avec des choses qui auraient pu nous faire hésiter ou trébucher.

Bref je quittais ce monde avec une âme pure et un corps de puceau.

Mardi 18 aout 1953

Mes parents ne pouvant quitter l'épicerie qui était ouverte sept jours sur sept, prirent toutefois le temps de me conduire à la gare. Je les quittai chargé de deux lourdes valises, mes autres effets ayant été envoyés la semaine précédente par le chemin de fer. Mon père répéta une fois de plus qu'il était fier de moi. Maman versa une larme et se soucia de quelques poussières déposées sur ma soutane toute neuve. Je n'éprouvais pas de chagrin, cette séparation n'était que la suite logique de ma vocation. Je me dis que pour mes parents la chose aurait été plus tragique si je partais pour les colonies.

Le voyage en train d'une bonne heure environ, n'échappa pas aux images classiques du bon abbé lisant son bréviaire en présence d'une dame et de ses deux enfants un peu turbulents et d'un militaire.

Suivant les instructions, arrivé à la gare, je pris le bus qui devait me conduire jusqu'au collège. Pendant ce trajet j'avais le cœur qui battait plus fort avec le sentiment de me diriger vers l'inconnu. Une prise de conscience subite me faisait comprendre que ma vie

ne serait plus jamais la même qu'avant, que j'allais certainement avoir une autre vision du monde. J'imaginai que la vie serait une sorte d'agression permanente, que je devrais défendre mes convictions face à un ennemi imaginaire qui s'opposerait systématiquement à Jésus.

Je promis à Jésus d'être fort et de ne jamais l'abandonner. Je ne craignais toutefois pas les abbés que j'allais rencontrer au collège car je les imaginai tous semblables à moi. J'avais plus peur des élèves qui n'étaient peut-être pas tous éduqués comme le veut une bonne éducation catholique.

Le bus me déposa devant l'établissement scolaire. Une grande bâtisse datant certainement de la fin du siècle dernier, située un peu en recul dans ce qui est nommé ici pompeusement la cour d'honneur. Une haute grille la sépare de la rue, une artère fortement fréquentée par les voitures et les bus. L'entrée principale au centre de l'édifice se fait en grimpant quelques marches. Un grand balcon au premier étage sur lequel, dans toute sa longueur, est inscrit en grosses lettres bleues « Institut Saint François ».

Je remarquai avec amusement sur ma gauche une grande vitrine accrochée au mur destinée à recevoir les affiches du cinéma du collège « Le Familia ». Le film proposé cette semaine « PETER PAN » de Walt Disney. Je ne suis allé qu'une seule fois dans ma vie au cinéma, c'était pour voir « Blanche neige et les sept nains ». Je me promis d'aller voir, si cela était possible,